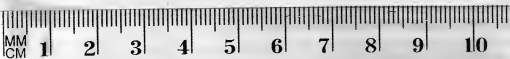


5th
—

Dez eimerij



114

114

VARIÉTÉS.

Notice nécrologique sur M. J. - E. Dezeimeris.

(1799 - 1852)

M. Dezeimeris, bibliothécaire de la Faculté de médecine de Paris, a succombé, le mois dernier (16 février), aux suites rapides d'une maladie organique du foie; il venait à peine d'atteindre sa 52^e année.

Parmi les hommes qui se sont voués à l'histoire et à la littérature médicale, il en est peu qui aient apporté à cette étude des facultés plus remarquables et une plus grande capacité. Doué de la mémoire la plus fidèle, d'une sûreté de jugement et d'une sagacité peu communes, ayant pour le travail une merveilleuse facilité, il était donné à M. Dezeimeris, il lui était presque imposé, d'élever à la science qu'il cultivait avec tant d'avantages quelques-uns de

ces monuments qui sont l'honneur d'un pays et font la gloire de leur auteur. Cependant son nom ne restera attaché dans l'avenir qu'à un ouvrage très-imparfait et à des fragments qui indiqueront seulement ses études, ses vues, ses plans, pour l'histoire littéraire de la médecine, et qui feront profondément regretter que ce qu'il avait projeté, que ce qu'il pouvait si bien faire, n'ait point été exécuté. Malheureusement des circonstances diverses, des tendances vers un autre ordre d'idées et de sciences, vers l'agriculture ou l'économie politique, qui occupèrent les dix ou douze dernières années de sa vie, peut-être aussi une volonté qui ne fut pas assez persistante, une activité trop capricieuse et qui ne se manifestait que par accès sous l'excitation du moment, l'empêchèrent de donner suite à ses premiers travaux et à ses projets. Si M. Dezeimeris n'a pas doté la France, qui l'attend encore, d'un ouvrage qui expose l'histoire et la littérature de la médecine, avec les développements et sous les points de vue qui conviennent aux progrès récents des sciences médicales, il lui restera le mérite incontesté d'avoir donné à cette partie de nos connaissances, longtemps négligée, une saine et forte impulsion. C'est aux exemples et aux préceptes donnés par M. Dezeimeris que nous devons certainement d'avoir vu rappelés en France le goût et le culte de l'érudition. Il en régularisa la marche, et en rendit l'application plus générale. Les études littéraires, associées par lui à une saine et vigoureuse critique, et ramenées dans leur véritable voie, reprirent toute leur valeur. M. Dezeimeris fut, en outre, l'un des plus purs et des plus fermes soutiens de la philosophie baconnienne, de la méthode empirique ou inductive, de cette méthode à laquelle les sciences physiques, aussi bien que les sciences physiologiques, doivent et devront tous leurs progrès. Personne n'en développa avec plus de force et de netteté les vrais principes et n'en montra les fécondes conséquences. Ces services, à défaut de plus grands et de plus directs qu'il pouvait rendre à la science, ne sauraient être méconnus, et doivent lui attirer la reconnaissance de ses contemporains. C'est ce qui nous engage à tracer dans ce journal, dont il fut longtemps un des collaborateurs les plus remarquables, une esquisse rapide de sa carrière médicale et de ses travaux, carrière qui offre plus d'un genre d'intérêt et d'instruction.

J.-E. DEZEIMERIS, né à Villefranche de Longchapt (Dordogne), le 22 novembre 1799, fit ses humanités à Bergerac, dans le collège communal, dirigé par un homme distingué, M. de Granges. Déjà se montrèrent les principaux traits de son caractère et de son

esprit. Le jeune Dezeimeris y obtint sur ses camarades des succès éclatants, qu'il dut à ses heureuses dispositions, plus encore qu'au travail et à l'application soutenue (1). Destiné à la carrière de la médecine par sa famille, il en commença l'étude à Bordeaux, puis vint la poursuivre en 1819 à Paris. Ici, au lieu de parcourir les phases régulières des études médicales, le goût dominant de la littérature et de la philosophie l'entraîna tout d'abord. Il fit des dissections, suivit les cours et les hôpitaux, mais plus encore hanta les bibliothèques et les magasins de vieux livres, donnant plus de temps à la lecture du Dictionnaire philosophique de Bayle qu'à l'observation de la nature, et porté plutôt vers les recherches historiques et littéraires de la médecine que vers les choses pratiques de l'art médical. Il était difficile de voir une vocation plus déterminée. Aussi M. Dezeimeris avait atteint sa 30^e année que, malgré les sollicitations pressantes de sa famille, il n'avait pas encore pris le grade de docteur et n'avait subi aucun des examens qui y conduisent. Mais ce temps employé à des études qui à des yeux vulgaires sembleraient vaines, ce temps perdu pour le but ordinaire qu'on se propose en étudiant la médecine, M. Dezeimeris l'avait mis à profit pour acquérir ces vastes connaissances qui firent sa supériorité, pour se rendre familiers aussi bien les auteurs de l'antiquité médicale et philosophique que les auteurs modernes. Du reste, plus enclin à amasser qu'à produire, M. Dezeimeris n'avait publié pendant ce temps que quelques articles de journaux, articles qui révélaient un écrivain distingué, dont la science toute de fonds tranchait sur la littérature phraséologique de l'époque. De ces opuscules insérés, en 1824 et en 1826, dans le *Journal complémentaire du Dictionnaire des sciences médicales*, l'un n'a que quelques pages (1); l'autre, assez étendu, a pour objet l'exposé des principes de l'ancien méthodisme (2). Ce dernier a été réimprimé par l'auteur dans ses *Lettres et fragments sur l'histoire de la médecine*, 1839, avec ce jugement de son ancien écrit: «J'étais jeune alors, et la doctrine physiologique était au plus fort de sa domination. Aujourd'hui je ferais autrement cet article; l'exposé histo-

(1) Ces détails me sont donnés par un de ses condisciples et son ami, M. Bordas-Demoulin.

(2) *De l'état actuel de nos connaissances sur les maladies spéciales* (loc. cit., t. XXVI, p. 289). — (2) *Des principes du méthodisme considéré comme source de la doctrine physiologique* (ib., t. XXI et XXII)

rique resterait le même au fond, car il est exact, mais plusieurs jugements seraient modifiés.»

Mais des publications plus importantes et des événements particuliers devaient bientôt marquer la place de M. Dezeimeris, et lui ouvrir une carrière. En 1828 parut la première partie d'un *dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne*, à la rédaction duquel nous nous associâmes, M. Ollivier et moi (1), et en 1829 s'ouvrit un concours qui mit en pleine lumière toute la valeur scientifique de M. Dezeimeris. Moreau (de la Sarthe), ancien professeur et bibliothécaire de la Faculté de médecine de Paris, avait légué en mourant sa bibliothèque à l'élève qui, dans un concours ouvert devant une commission de l'Académie de médecine, aurait montré le plus de savoir en littérature et en philosophie médicale. Chacun des quatre concurrents qui se présentèrent à ce concours devait composer et soutenir une thèse tirée au sort. Le sujet qui échet à M. Dezeimeris était celui-ci : *Aperçu des découvertes faites en anatomie pathologique durant les trente années qui viennent de s'écouler, et de leur influence sur les progrès de la connaissance et du traitement des maladies* (2). Des ouvrages plus volumineux ont souvent été produits dans un espace de temps aussi court que celui fixé à ce genre de composition. Il en est peu qui montrent, réunie à la solidité des doctrines, à l'exposition ferme et nette, une science littéraire aussi riche et aussi bien exploitée. Avec cette conception vive et forte, cette sûreté de jugement, cette extrême facilité, qui lui permettait

(1) La première et la deuxième partie (1831), et la moitié de la troisième (1834), sont des trois collaborateurs. Le reste de l'ouvrage, c'est-à-dire les quatre dernières parties (1835-36-37-39) sont de M. Dezeimeris seul. Il ne m'appartient pas de juger cet ouvrage. Quelles qu'eussent été les lacunes que présentent les dernières parties et les déviations qu'elles ont subies dans le plan primitif, elles auront toujours un grand intérêt, en ce qu'elles portent le cachet vigoureux de la science et de la critique littéraire de M. Dezeimeris.

(2) Cette thèse, imprimée dans les *Archives générales de médecine*, 1^{re} série, t. XX, XXI, et XXII, forme un opuscule à part sous ce faux titre : *Recherches pour servir à l'histoire de la médecine moderne*, 1^{er} mémoire, et en titre : *Mémoire qui a partagé le prix sur la question suivante*, etc. Paris, 1830, in-8°, pp. viii-236. — La suite, promise par l'auteur, n'a point été publiée : il y devait exposer les principales découvertes dans les autres branches des études médicales et quelques considérations sur les doctrines qui ont régné durant la même période.

de combiner en quelques instants les éléments d'un travail quelconque, M. Dezeimeris possédait le don rare d'exprimer non moins facilement sa pensée dans un style pur et serré. C'est ce qui donne à ses travaux, la plupart improvisés, les caractères d'une longue méditation et d'une exécution réfléchie. La dissertation dont nous venons de parler, quoique le sujet n'y soit point traité complètement, eut un grand succès, et a conservé dans la science un rang distingué. M. Dezeimeris, dans ce concours, soutint sa thèse et attaqua celle de ses compétiteurs avec la supériorité de science, de doctrine et de raisonnement, qu'il portait en tout. La commission de l'Académie couronna M. Dezeimeris, mais appela en partage du prix un des concurrents, M. Risueno d'Amador, jeune homme à la parole facile et spirituelle, mais dépourvu de toutes connaissances solides, qui depuis, professeur à la Faculté de médecine de Montpellier,.....; mais il est mort avant celui à la gloire duquel il fut assez ridiculement associé. Ce n'est pas le moment de revenir sur cet étrange jugement, contre lequel nous nous sommes élevé dans le temps avec le public éclairé (1).

Ce concours avait établi les connaissances de M. Dezeimeris en bibliographie médicale. Ce fut vers cette époque qu'il fut chargé par M. Landré-Beauvais, alors doyen de la Faculté de médecine de Paris, homme bienveillant et éclairé, de la mission d'exécuter le catalogue par ordre de matières de la Bibliothèque de la Faculté. Après 1830, cette mission, de temporaire, devint définitive par le titre de sous-bibliothécaire, et en 1836, M. Dezeimeris succéda à M. Mac-Mahon, dont le décès laissait vacante la place de bibliothécaire (2). Quelques années auparavant, il avait pris le grade de docteur (3).

(1) Voy. *Archives gén. de méd.*, 1^{re} série, t. XX, p. 303; 1829.

(2) Il est à regretter que l'utile projet de catalogue, pour lequel M. Dezeimeris avait été appelé à la Bibliothèque de la Faculté, n'ait pas été poursuivi. Ce catalogue est resté à l'état d'ébauche, et les premiers matériaux qu'avait amassés M. Dezeimeris sont à peu près perdus ou ne pourront que difficilement trouver d'emploi.

(3) La dissertation qu'il présenta à cette occasion a pour titre: *Propositions sur l'histoire de la médecine*; Paris, 1832, in-4°, pp. 26. Elle est reproduite dans les *Archives gén. de méd.*, t. XXX, avec l'indication d'une suite qui n'a pas paru. Pour montrer la juste faveur qu'a eue alors M. Dezeimeris auprès de la Faculté, nous

Vers cette époque, les auteurs du *Dictionnaire de médecine* en 31 volumes projetaient une nouvelle édition de cet ouvrage. Pour l'exécution du nouveau plan qu'ils avaient conçu, ils s'empressèrent de rechercher la collaboration de M. Dezeimeris, et celui-ci fut chargé de la partie historique et bibliographique, qui n'existait pas dans la 1^{re} édition. M. Dezeimeris, indépendamment de simples indications bibliographiques annexées à la plupart des articles jusqu'au 14^e volume (1836), composa pour cet ouvrage des notices historiques dont le mérite et l'intérêt furent généralement sentis (3).

Un projet occupa vivement M. Dezeimeris à cette époque de sa carrière, et il le poursuivait avec toute l'ardeur qu'il mettait à faire triompher ses idées et ses opinions : c'était de faire rétablir à la Faculté de Paris la chaire d'histoire et de bibliographie médicales, deux fois supprimée, et en fin de compte, cela va sans dire, c'était de parvenir à cette chaire. Pétitions au ministre, lettres à la Faculté, articles de journaux, tout fut mis en œuvre par M. Dezeimeris pour arriver à son but (2). Selon M. Dezeimeris, la chaire

devons dire qu'il obtint à cette occasion la gratuité de ses examens, en considération des sacrifices de toutes sortes qu'il avait faits à l'étude de la littérature médicale.

(1) Ces notices historiques se trouvent à la suite des articles *Abcès, Amputation, Anatomie, Anatomie pathologique, Anévrysme, Bronchotomie, Cataracte, Chirurgie, Eléphantiasis, Fracture, Gale*, et ont été produites à la suite des *Lettres sur l'histoire de la médecine*. Deux autres articles de M. Dezeimeris, insérés dans le même ouvrage, sont d'un autre genre : ce sont, l'un, *Aninisme*, article de doctrine très-remarquable ; l'autre, *Accouchement prématuré artificiel*, dans lequel l'auteur eut le mérite, l'un des premiers en France, de rappeler ce procédé obstétrical, repoussé par l'école de Baudelocque, et d'en exposer parfaitement les indications. L'article *Anévrysme*, dont quelques opinions furent attaquées dans une thèse présentée par Lisfranc au concours pour la chaire de clinique chirurgicale en 1834, devint le texte d'une polémique extrêmement vive entre M. Dezeimeris, si redoutable dans ce genre de lutte, et Lisfranc ou plutôt l'auteur réel de la thèse, l'un des écrivains les plus distingués de notre temps, et qui pouvait seul, en soutenant une opinion non fondée, trouver dans les ressources infinies de son esprit assez de raisons spécieuses pour rendre la décision difficile. M. Dezeimeris a inséré également à la suite des *Lettres* ces pièces, dont la principale est publiée dans les *Archives gén. de méd.*, 2^e sér., t. V, p. 480.

(2) Ces diverses pièces ont été rassemblées par l'auteur dans un

de Moreau (de la Sarthe), illégalement supprimée en 1823, aurait, lorsque la réparation légale s'est faite en 1830, été rendue à ce professeur, s'il eût survécu à cette époque. La chaire devait donc être considérée comme simplement vacante et attendant un titulaire; c'était au concours, mode actuel de nomination, à le désigner. En tous cas, cette chaire, ne subsistât-elle plus en droit, devait être incessamment créée. L'absence d'un enseignement de l'histoire et de la bibliographie médicales dans la Faculté de Paris est une lacune déplorable, nuisible à la considération de la Faculté, placée sous ce rapport au-dessous des moindres universités d'Allemagne, nuisible aux progrès de la science, qui ne peut se développer sans le secours des études historiques et bibliographiques, nuisible à l'instruction des élèves, qui reste incomplète et stérile. Ces diverses propositions, développées admirablement, dans un style plein de verve et d'ampleur, soutenues du reste par une science profonde de la matière et une argumentation pressante, étaient justes au fond, et ne pouvaient être combattues que dans ce qu'elles avaient d'exagéré et d'exclusif. C'était sans doute aller au delà du vrai que de prétendre que, les sciences médicales s'étant formées des travaux passés et se formant tous les jours de travaux contemporains, consignés les uns et les autres dans les livres, le complément nécessaire de leur enseignement dût se trouver dans celui de l'histoire et de la bibliographie médicales. Il y avait, dans l'argumentation de M. Dezeimeris, confusion sur deux points : l'un éminemment vrai, l'utilité des connaissances historiques et bibliographiques; l'autre, resté sujet de contestation pour beaucoup d'esprits, à savoir si un enseignement oral y devait être consacré; et le peu de succès qu'avait eu le professeur précédent, M. Moreau (de la Sarthe), homme distingué, ne contribuait pas peu à en discréditer la cause. Quoi qu'il en soit, malgré les remarquables plaidoyers rédigés par M. Dezeimeris en faveur de cet enseignement, malgré tout ce qui le recommandait réellement à l'attention de la Faculté et du ministre, la chaire ne fut pas rétablie. Peut-être aussi, il faut l'avouer, M. Dezeimeris, pour parvenir à ses fins, prit-il une marche opposée à celle qui l'y aurait inévitablement conduit. Si, moins impatient du succès, si, plus

volume ayant pour titre : *Lettres sur l'histoire de la médecine et sur la nécessité de l'enseignement de cette histoire, suivies de fragments historiques*; Paris, 1838, in-8°, pp. III-382.

attentif à montrer ce que pouvait devenir entre ses mains l'enseignement de l'histoire et de la bibliographie médicales, qu'à chercher à en prouver l'utilité, il eût fait des cours, publié des travaux suivis sur cette partie de nos connaissances, nul doute que cet enseignement ne fût bientôt entré, au grand avantage des études classiques, dans le cercle des cours et des examens officiels de la Faculté. Les dispositions favorables de plusieurs de ses membres les plus influents ne laissent que peu de doutes à ce sujet. Mais, au lieu d'employer ce genre de persuasion, il voulut l'emporter de haute lutte ; il dut échouer. Et alors, plein à bon droit du sentiment de sa science et de sa capacité, et le cœur ulcéré de l'injustice qu'il croyait trop facilement lui être faite, il eut le malheur de voir une hostilité personnelle, presque une conspiration, là où n'existait que réserve naturelle et résistance à des prétentions dont la légitimité n'était pas démontrée. Nous devons cette explication d'une polémique qui ne manqua pas de retentissement.

Repoussé de l'enseignement, M. Dezeimeris reprit ses premiers travaux littéraires. Ce fut alors qu'il fonda, avec l'un des hommes les plus éminents de la littérature médicale, le célèbre traducteur d'Hippocrate, M. Littré, un journal de médecine, *l'Expérience*, destiné principalement par les auteurs à reproduire les travaux étrangers. M. Dezeimeris y déploya une activité remarquable. De 1838 à 1839, qu'il rédigea ce journal, de conserve avec M. Littré, de cette dernière époque au premier semestre de 1840, qu'il fut seul chargé de la direction, il y inséra un grand nombre de mémoires et d'articles qui, comme tous ceux du même genre qu'il avait publiés dans les *Archives* et autres journaux, se distinguent par un caractère particulier d'observation positive et d'utilité pratique. Ces mémoires sont en général formés de faits recueillis dans les diverses recueils littéraires, analysés et rapprochés de manière à en faire saillir les conséquences. Ils ont un intérêt que la plupart des auteurs d'observations originales ne savent pas toujours donner à leurs productions. M. Dezeimeris n'avait jamais pratiqué aucune branche de la médecine, et pendant ses premières études il s'était peu livré à l'observation ; mais il avait un sens pratique et une sagacité si remarquables, que, mis par ses recherches littéraires en présence des faits et des procédés qui appartiennent aux parties les plus diverses de la médecine, à l'anatomie, à la physiologie, comme à la pathologie et à la thérapeutique, à l'obstétrique comme à la chirurgie, il savait les distinguer, les apprécier, en reconnaître le fondement ou les inexactitudes, comme si

tous les détails des phénomènes et des procédés lui eussent été familiers (1).

C'est vers cette époque, après avoir publié le 5^e volume de *l'Expérience* (1^{er} semestre de 1840) et cédé ce journal, qui fut continué sous une autre direction, que se termine à peu près la carrière médicale de M. Dezeimeris. A dater de ce moment, ses idées et ses vues se tournent entièrement vers l'agriculture et l'économie politique, et il va y appliquer les éminentes facultés littéraires et positives de son esprit, en les appuyant d'une expérience toute personnelle. Il nous serait difficile, à cause de notre défaut de compétence, de suivre M. Dezeimeris dans cette nouvelle carrière. Au jugement de personnes faisant autorité, il y laissera, plus que

(1) Les mémoires et articles de ce genre publiés par M. Dezeimeris dans divers journaux sont : 1^o Dans les *Archives gén. de méd.*, indépendamment des articles déjà cités : (sous le pseudonyme Desgranges), *De la rupture du vagin dans l'accouchement, et du passage du fœtus dans la cavité abdominale*, 1^{re} sér., t. XV, p. 313. *Quelques remarques sur la manière d'opérer l'anévrysme. Réponse aux critiques de M. Lisfranc*, 2^e sér., t. V, p. 480. *Recherches sur les ruptures du cœur*, *ibid.*, p. 501. — 2^o Dans le *Journal gén. des hôpitaux* : *Sur l'épidémie de Paris (l'acrodynie)*; 1830, n. 2, 4, 8 et 17. — 3^o Dans le *Journal des connaissances médico-chirurgicales*, 1837 : *Essai sur les grossesses extra-utérines*. Travail inachevé, destiné primitivement au *Dictionnaire de médecine*, 2^e édit., dans lequel il ne put entrer. — 4^o Dans *l'Expérience*, de 1838 à juin 1840 : t. 1^{er}, *De la compression des artères comme moyen thérapeutique, et particulièrement de la compression de la carotide primitive*. — *Du traitement de l'encéphalocèle et de l'hydro-encéphalocèle congéniales par l'opération chirurgicale*. — *De la perforation de l'apophyse mastoïde dans diverses affections de ses cellules et dans quelques cas de surdité*. — *Observations sur les maladies des sinus frontaux*. — T. II. *De la revaccination* (plusieurs articles). — T. III. *Recherches sur les ruptures du cœur* (deux articles; le premier est celui publié dans les *Archives*). — *De la rupture spontanée de la matrice aux diverses époques de la grossesse*. — *Du rhumatisme de l'utérus dans la grossesse et l'accouchement*. — T. IV. *Des causes de rupture de la matrice*. — *Des maladies de l'épiglotte*. — *Des maladies des sinus frontaux*. — T. V. *De l'inflammation de l'épiglotte*. — 5^o M. Dezeimeris avait publié antérieurement, sous le nom de Halliday, *Considérations pratiques sur les névralgies de la face*; Paris, 1832, in-8^o, pp. 175 (six exemplaires seulement ont été tirés sous le nom de l'auteur). — 6^o Il avait encore publié : *les Aphorismes d'Hippocrate, classés systématiquement, et précédés d'une introduction historique*; Paris, in-32, 1836, pp. XLIII-280 (extrait de l'art. *Hippocrate* du *Dictionnaire hist. de la méd.*).

dans l'ancienne peut-être, des traces éclatantes de son passage. Ses écrits, articles de journaux, mémoires lus à l'Académie des sciences, discours au Conseil général d'agriculture, etc. (1), portent partout l'empreinte de son esprit sévère et sagace. Deux idées les dominent, et tendent à ouvrir une nouvelle ère pour l'agriculture. Tout d'abord il a cherché à ramener cet art à la simplicité qui lui est propre, à le dégager, comme il le dit, de tout le fatras prétendu scientifique sous lequel il est étouffé et dénaturé : il ne cesse surtout de poursuivre de sa réprobation et de ses sarcasmes ces fausses applications d'une science étrangère, ces prétentions de la chimie, qui tendent à substituer à la pure observation et à l'expérience ses vaines et contradictoires spéculations. En second lieu, il a cherché à faire prévaloir ce principe fondamental, ancien comme le monde, mais altéré ou mal appliqué, savoir que partout et toujours les produits et les bénéfices de l'agriculture sont proportionnels à la quantité d'engrais, par conséquent à l'étendue des champs consacrés à nourrir du bétail, comparée à celle des champs en cultures épuisantes. Enfin il y a introduit une méthode nouvelle d'assolement, un assolement continu, à doubles et triples récoltes, substitué à tous les assolements à jachères; méthode féconde qui a pour résultat de doubler, quadrupler le produit de la terre, qui, à la place du repos, lui donne le travail, la féconde par la production même, et enrichit le sol en enrichissant le cultivateur.

Ces derniers travaux avaient attiré sur lui l'attention de son département, et lui ouvrirent la carrière politique. Il fut appelé au conseil général de la Dordogne, et peu après, à la Chambre de députés. Il n'y siégeait plus lorsque survint la Révolution de 1848. Dans cette conjoncture difficile, il prit la direction politique de son département, ou plutôt elle lui fut spontanément déférée par l'opi-

(1) Ces écrits se réduisent aux deux volumes suivants, dans lesquels ils se trouvent presque tous rassemblés : 1° *Le véritable guide des cultivateurs, ou Vie agricole de Jacques Gouyer, dit le Paysan philosophe*, tirée de l'allemand de Hirzel, avec des notes de M. Dezeimeris, 2^e édit. ; Paris, 1851, in-18, pp. 241 (la 1^{re} édit. est de 1846). — 2° *Conseils aux agriculteurs sur l'art d'exploiter le sol avec profit, et au gouvernement sur les moyens de relever notre agriculture, ou Mélanges d'économie rurale et d'économie politique agricole*, 3^e édit., considérablement augmentée. *Ibid.*, 1851, in-18, pp. xxvii-619. — M. Dezeimeris se proposait de faire pour l'agriculture ce qu'il avait promis pour la médecine, une histoire de cette science. Il est à craindre que, d'une part comme de l'autre, il n'ait laissé que des notes ou des fragments incomplets.

nion, et comme il n'eut en vue que les intérêts publics, il s'attira des animosités particulières qui ne peuvent que l'honorer. Elu, presque à l'unanimité, représentant à l'Assemblée constituante, il s'y rangea sous la bannière républicaine, mais sous celle où l'on prétendait inscrire, avec les droits absolus du peuple, l'ordre, la liberté légale, le progrès, qu'il ne séparait pas de l'équité et d'une bonne administration (1). Vaincu dans la lutte électorale avec le parti auquel il appartenait, il ne faisait pas partie de la dernière Assemblée nationale.

Revenu alors des agitations politiques, mais non peut-être des illusions qui lui avaient fait voir dans le gouvernement démocratique les seuls éléments de stabilité, de justice et de progrès, il avait repris ses travaux littéraires, et il pensait à l'exécution de ses grands projets sur l'économie politique et rurale, sur l'histoire de l'agriculture, lorsque la mort le surprit (2). A la fin de 1851, se déclarèrent les premiers symptômes obscurs de la maladie organique du foie qui devaient le conduire au tombeau plus rapidement que n'a coutume de le faire ce genre d'affection. M. Dezeimeris succomba, comme nous l'avons dit, le 16 février, ayant conservé jusqu'au dernier moment la force et la lucidité de son esprit, et enduré ses souffrances avec une résignation, une patience, une douceur que rien n'altéra, entouré du dévouement de la plus digne famille, et des consolations d'un grand nombre d'amis qui se pressèrent à son lit de mort.

Il y eut dans le caractère de M. Dezeimeris des contrastes qu'il n'est pas rare d'observer, mais qu'il est bon de signaler en lui pour prévenir des opinions exclusives. On ne peut dissimuler ce qu'une

(1) M. Dezeimeris, à l'Assemblée constituante, avait voté contre le droit au travail, contre le crédit foncier; il y a été le rapporteur des commissions chargées d'examiner la proposition de M. Billault, relative au vote du budget des recettes (voy. *Conseils*, etc., p. 578). Les projets d'enseignement de l'agriculture présentés et adoptés par l'Assemblée constituante trouvèrent en lui une vive opposition, basée sur les énormes dépenses qu'ils allaient causer et sur la nullité des résultats qui les attendaient (voy. *ibid.*). M. Dezeimeris a été l'un des adversaires les plus éclairés et les plus redoutable du libre-échange (voy. divers articles qui y sont relatifs dans les *Conseils*).

(2) En 1850, il se présenta au concours pour la chaire d'économie et de législation rurale à l'Institut agricole de Versailles. Il y déploya en vain une supériorité qui ne fut contestée que par les pressés.

personnalité un peu vive, des convictions fortement arrêtées donnaient parfois de difficile à son commerce. Mais, et nous aimons à rappeler ce meilleur côté qui l'emportait, d'habitude, et dans les rapports ordinaires, M. Dezeimeris était bienveillant, simple, facile, livrant son temps, ses idées, ses notes, ses livres avec le plus entier abandon. On peut citer de lui les traits les plus honorables (1). Dans l'intérieur de sa famille, il n'a porté qu'affection et dévouement.

Raige-Delorme.

(1) Dans un temps où M. Dezeimeris n'avait que peu de ressources pécuniaires, il aida à se soutenir à Paris, et pendant plusieurs années, un ancien condisciple et compatriote, M. Bordas-Demoulin, qui m'autorise à divulguer ce bienfait de son ami.